

L'amitié spirituelle

Benoît-Joseph Labre, pèlerin de Dieu et pèlerin de la rencontre

Chers frères et sœurs,

Au cours de mes nombreux voyages d'étude consacrés à saint Benoît-Joseph Labre, j'ai parfois rencontré des personnes qui me parlaient de lui comme de l'image même d'un homme "asocial". On retient facilement de Benoît-Joseph son extrême solitude, son silence, son dépouillement, ses longues marches et cette existence singulière qui semblait le tenir à distance de la vie ordinaire des hommes. Et pourtant, lorsque l'on prend le temps de regarder son histoire autrement, cette image ne résiste pas vraiment.

Benoît-Joseph était un homme profondément intériorisé. Il était un homme de silence, de prière et de contemplation. Mais être intériorisé ne signifie pas être fermé aux autres. Être solitaire ne signifie pas être isolé. Et surtout, renoncer à s'établir quelque part ne signifie pas renoncer à créer des liens.

La théologie chrétienne nous enseigne quelque chose de profondément beau : Dieu se révèle dans la relation. Le Dieu chrétien n'est pas un Dieu solitaire ; Il est communion. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit vivent éternellement dans une communion d'amour. Ainsi, lorsque deux personnes s'aiment véritablement, lorsqu'elles se respectent, s'écoutent, se pardonnent et se donnent l'une à l'autre avec gratuité, quelque chose du mystère de Dieu peut devenir visible. L'amitié peut alors devenir bien davantage qu'une simple relation humaine : elle peut devenir un lieu où Dieu se laisse entrevoir.

C'est peut-être ce que nous découvrons lorsque nous regardons attentivement la vie de Benoît-Joseph Labre. Nous avons souvent retenu de lui l'image du solitaire, du pèlerin sans demeure, de l'homme qui a choisi de marcher sur les routes d'Europe en renonçant à presque tout ce qui pouvait l'attacher à une vie ordinaire. Il est vrai qu'il fut profondément solitaire, mais sa solitude ne fut jamais un isolement.

Benoît-Joseph ne fuyait pas les hommes ; il cherchait plutôt à se libérer de tout ce qui aurait pu l'empêcher d'appartenir totalement à Dieu. Sa liberté intérieure lui permettait précisément de rencontrer les autres autrement. Il pouvait entrer dans une relation sans chercher à posséder, aimer sans retenir, recevoir une affection sans en faire un droit, et repartir sans considérer que le lien créé par la rencontre devait nécessairement devenir une dépendance.

Il y a même, dans sa vie, un paradoxe qui me paraît extraordinaire :

"Cet homme qui ne cherchait pas à s'attacher aux autres devenait pourtant, pour beaucoup de ceux qui le rencontraient, quelqu'un auquel on s'attachait profondément. "

Il ne cherchait pas à devenir important dans la vie des autres, et pourtant sa présence devenait importante. Il ne cherchait pas à laisser une trace, et pourtant son passage demeurait dans les mémoires. Il ne cherchait pas à construire autour de lui un cercle d'amis, et pourtant, au fil de ses pérégrinations, des hommes, des femmes, des familles et des prêtres ont créé avec lui des liens qui ont parfois dépassé largement le temps de la rencontre.

C'est cette dimension de sa vie que j'aimerais regarder avec vous dans cette réflexion :

"Benoît-Joseph Labre, non seulement comme le pèlerin de Dieu, mais aussi comme le pèlerin de la rencontre."

Car son pèlerinage n'a pas été seulement une succession de routes, de villes et de sanctuaires. Il a aussi été une succession de visages.

Amettes, les chemins de France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, Rome, Lorette, Fabriano, Assise, Bari et tant d'autres lieux : nous pouvons suivre Benoît-Joseph sur une carte et reconstituer son itinéraire. Mais derrière cette géographie, il existe une autre carte, beaucoup plus difficile à dessiner : celle des personnes qu'il a rencontrées.

À chaque étape, quelqu'un lui ouvre une porte, lui donne du pain, lui offre de l'eau, lui parle, l'écoute, l'accueille ou le soigne. Parfois, la rencontre ne dure que quelques minutes. Parfois, elle se prolonge pendant plusieurs jours. Et parfois, elle devient une relation qui demeure dans le cœur et dans la mémoire pendant des années.

C'est peut-être ce que les biographes ont parfois laissé dans l'ombre lorsqu'ils racontent sa vie essentiellement comme une succession de déplacements. À force de suivre ses pas sur les routes, nous risquons d'oublier les visages qu'il a rencontrés.

Or, depuis maintenant près de trente ans que j'étudie l'histoire de Benoît-Joseph Labre, mon regard sur son pèlerinage a peu à peu changé. Je ne vois plus seulement un homme qui marche d'un sanctuaire à un autre. Je vois aussi un homme qui, partout où il passe, entre en relation avec ceux que la Providence place sur son chemin.

C'est précisément ce que nous permettent de comprendre les témoignages recueillis au cours du procès de béatification et de canonisation. Ces témoignages ne sont pas seulement des renseignements destinés à établir les étapes de sa vie ou les faits qui entourent sa réputation de sainteté. Ils nous donnent quelque chose de beaucoup plus précieux : le souvenir de ceux qui l'ont rencontré.

À travers eux, nous pouvons essayer de comprendre non seulement ce que Benoît-Joseph faisait, mais surtout ce qu'il provoquait chez ceux qui le rencontraient. Et lorsque l'on lit ces témoignages, une impression revient avec insistance : les personnes qui croisèrent sa route furent souvent profondément marquées par sa présence.

L'exemple de Fabriano est particulièrement révélateur.

Lorsque Benoît-Joseph arrive au matin du 13 juin 1771 dans cette ville, il n'est qu'un jeune pèlerin de passage. Rien ne devrait, humainement parlant, attirer sur lui une attention particulière. Il est pauvre, vêtu simplement, fatigué par la route et totalement étranger à cette ville.

Pourtant, l'abbé Mario Paggetti, qui le rencontre et reçoit sa confession, est frappé par sa profondeur spirituelle. Il découvre un jeune homme qui ne ressemble pas aux autres, un homme dont la vie semble entièrement orientée vers Dieu.

Durant son séjour à Fabriano, Benoît-Joseph avait commencé à entrevoir sa véritable vocation et se questionnait profondément à ce sujet. C'est pourquoi il était déterminé à se rendre en Galice pour vénérer le corps de l'apôtre saint Jacques. L'abbé Paggetti approuva cette décision, car il semblait attendre de lui une réponse à cette volonté de s'immerger dans le voyage incessant du pèlerinage, qui lui apparaissait comme la voie que Dieu lui traçait.

« Je dois faire la volonté de Dieu », lui avait dit Benoît-Joseph.

Le prêtre ne pouvait que lui donner raison. Il l'encouragea à suivre les inspirations de son cœur, tant sa conviction que Dieu le voulait dans cet état de vie était forte. Il avait compris alors que

Benoît-Joseph ne cherchait pas véritablement son autorisation : sa décision était déjà prise en lui-même. Ce qu'il attendait du prêtre, c'était une confirmation, la reconnaissance de l'Église quant au choix auquel il se sentait appelé par Dieu.

Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est que cette impression ne demeura pas limitée au prêtre. Les habitants de Fabriano commencèrent eux aussi à remarquer Benoît-Joseph et à être frappés par sa piété. Peu à peu, une estime se créa autour de lui.

Et c'est justement à ce moment que nous retrouvons le caractère singulier de Benoît-Joseph. Lorsqu'il comprend que l'on commence à parler de lui et à le considérer avec une admiration qui pourrait devenir excessive, il ne cherche pas à en profiter. Il ne reste pas pour recevoir davantage d'attention. Il se retire. Il repart.

Ce geste nous dit quelque chose de très profond sur sa liberté intérieure. Benoît-Joseph pouvait être aimé sans chercher à être aimé. Il pouvait être estimé sans chercher l'estime. Il pouvait créer une relation profonde sans vouloir devenir le centre de cette relation.

Son premier attachement était à Dieu, et c'est précisément parce que son cœur était libre de toute possession qu'il pouvait accueillir l'affection des autres sans se l'approprier.

Cette même dynamique apparaît avec une force particulière à Lorette, dans la relation qui s'établit entre Benoît-Joseph et la famille Sori.

Chez Gaudence et Barbara Sori, il trouve davantage qu'un lieu où dormir ou qu'une table où recevoir un repas. Il trouve une famille qui l'accueille avec une affection particulière. Il revient, ils le reconnaissent, ils connaissent ses habitudes, ils savent où il aime s'installer. Au fil des rencontres, une simple hospitalité devient une relation beaucoup plus profonde.

Les Sori auraient pu ne voir en lui qu'un pauvre pèlerin parmi tant d'autres. Ils découvrent progressivement en lui un homme de Dieu et s'attachent à sa personne. Et Benoît-Joseph, de son côté, reçoit leur affection avec cette humilité qui semble avoir caractérisé toute sa vie : il reçoit, il remercie, il aime, mais il demeure libre.

Cette relation est particulièrement belle parce qu'elle montre que l'amitié spirituelle n'est pas nécessairement une amitié fondée sur une présence permanente. Benoît-Joseph ne s'installe pas chez les Sori. Il reste pèlerin. Il doit repartir. Leur affection ne peut donc pas se construire sur la proximité quotidienne.

Elle se construit sur quelque chose de plus profond : la fidélité du cœur.

Il vient, il repart, puis il revient. Et chaque retour renouvelle la relation. Les hôtes d'un soir deviennent ainsi progressivement des amis, et une famille rencontrée sur le chemin finit par occuper une place particulière dans la mémoire du pèlerin.

Un épisode rapporté dans la tradition liée aux Sori nous permet de mesurer combien cette relation avait pris de profondeur. Lorsqu'en 1782 Benoît-Joseph quitte Lorette, il laisse entendre qu'il ne sait pas s'il reviendra. On lui demande de revenir l'année suivante et il répond, selon le témoignage conservé : *"Si je ne reviens pas, nous nous verrons au Paradis."* Cette parole est extrêmement simple, mais elle révèle toute sa conception de l'amitié. Benoît-Joseph ne promet pas ce qu'il ne peut pas garantir. Il ne cherche pas à retenir ses amis dans une relation humaine qui dépendrait nécessairement de sa présence physique. Il remet leur lien entre les mains de Dieu. Leur amitié peut continuer au-delà de la distance, au-delà de l'absence et même au-delà de la mort.

C'est peut-être pour cette raison que l'histoire de la famille Sori prend une dimension si particulière après la mort de Benoît-Joseph. Lorsque le pèlerin ne revient pas à Lorette, son absence devient elle-même une présence dans la mémoire de la famille.

La tradition rapporte que le jeune Giuseppe Sori, encore enfant, répétait à ses parents que Benoît-Joseph ne viendrait pas, qu'il était en train de mourir et qu'il était allé au Paradis. Peu après, la nouvelle de la mort du Pèlerin de Dieu à Rome parvient à Lorette.

Qu'il s'agisse d'un récit familial transmis au fil du temps cet événement dont nous ne pouvons mesurer aujourd'hui toute la portée, révèle au moins une chose essentielle : Benoît-Joseph avait profondément marqué cette famille. Son souvenir n'avait pas disparu avec son départ. Il était devenu une partie de leur histoire.

C'est ainsi que l'amitié devient aussi une forme de transmission.

Benoît-Joseph n'a pas écrit lui-même l'histoire de sa vie. Il n'a pas cherché à construire sa propre mémoire. Ce sont ceux qui l'ont rencontré qui ont commencé à raconter.

Les Sori ont transmis leur souvenir. L'abbé Paggetti a témoigné de ce qu'il avait vu et entendu à Fabriano. D'autres familles, d'autres prêtres, d'autres hommes et d'autres femmes ont eux aussi conservé dans leur mémoire quelque chose du passage de cet étrange pèlerin.

Et lorsque les témoins furent interrogés pour le procès de béatification, leurs souvenirs ont permis de reconstituer non seulement les déplacements de Benoît-Joseph, mais aussi la multitude de relations humaines qui avaient jalonné son existence.

À Rome, cette dimension apparaît encore d'une manière saisissante avec Francesco Zaccarelli. Benoît-Joseph connaît cet homme et sa famille, et c'est finalement dans leur maison qu'il sera conduit lorsqu'il s'effondre près de Sainte-Marie-des-Monts. Le pèlerin qui n'avait pas de demeure trouve ainsi, au terme de sa vie, une maison où l'on veut bien de lui. Celui qui avait passé son existence à demander humblement l'hospitalité reçoit, dans ses derniers instants, l'hospitalité d'une famille qui le connaît et qui prend soin de lui. Zaccarelli fait appeler un médecin, puis un prêtre, et Benoît-Joseph meurt dans cette maison le 16 avril 1783.

Cette scène finale est profondément symbolique.

Benoît-Joseph avait choisi de ne pas posséder de maison, mais il avait rencontré des maisons où l'on voulait de lui. Il n'avait pas construit autour de lui une famille au sens ordinaire du terme, mais il avait rencontré des familles qui lui avaient ouvert leur cœur.

Son itinérance n'avait donc pas supprimé les relations ; elle les avait transformées. Il n'était pas attaché à un lieu, mais il était relié à des personnes. Et c'est peut-être précisément parce qu'il était libre de tout enracinement matériel qu'il pouvait s'enraciner autrement dans la mémoire et dans le cœur de ceux qu'il rencontrait.

Nous comprenons alors que son amitié ne peut pas être séparée de sa vocation de pèlerin.

Le pèlerin est celui qui accepte de ne pas posséder le chemin. Il marche, il reçoit ce que la Providence lui donne, il rencontre ceux qui se trouvent sur sa route, puis il continue.

Benoît-Joseph ne pouvait donc pas vivre l'amitié comme une possession. Son amitié disait plutôt :

"Je rends grâce à Dieu de t'avoir rencontré."

Elle ne disait pas : *" Tu m'appartiens "*, mais :

"Tu appartiens à Dieu, et je suis heureux que Dieu ait permis que nos chemins se croisent."

C'est là que sa singularité devient particulièrement éclairante.

Benoît-Joseph n'entrait dans aucune case. Il était pèlerin, mais il n'était pas un pèlerin comme les autres. Il cherchait Dieu avec une radicalité qui pouvait parfois le rendre incompris, mais cette même radicalité le rendait capable d'une attention extraordinaire envers ceux qu'il rencontrait.

Il ne cherchait pas d'abord à répondre aux attentes des hommes ; il cherchait à faire la volonté de Dieu. Et c'est justement cette liberté qui lui permettait de rencontrer les hommes sans les utiliser, sans les juger et sans chercher à les retenir.

Sa vie nous montre ainsi quelque chose de très important : l'amitié véritable ne naît pas nécessairement de la proximité, mais de la qualité de la présence.

Benoît-Joseph pouvait rencontrer quelqu'un pendant quelques minutes et laisser une impression qui durerait toute une vie. Il pouvait passer quelques jours dans une maison et devenir ensuite un souvenir transmis aux enfants. Il pouvait quitter une ville et continuer à vivre dans la mémoire de ceux qui l'avaient vu prier.

Il pouvait repartir sans rien emporter avec lui et pourtant laisser derrière lui quelque chose que les personnes conserveraient précieusement. Il y avait chez lui quelque chose qui dépassait sa simple personnalité. Ceux qui le rencontraient ne voyaient pas seulement un pauvre homme qui marchait sur les routes. Ils percevaient quelque chose de sa vie intérieure. Sa pauvreté interrogeait. Son silence parlait. Sa prière impressionnait. Sa manière de vivre obligeait ceux qui le regardaient à se demander ce qui pouvait donner à un homme une telle liberté.

Il n'était pas un prédicateur au sens habituel du terme, mais sa vie était sa prédication. Il ne cherchait pas à convaincre par des discours, et pourtant son existence posait des questions auxquelles ceux qui le rencontraient ne pouvaient pas toujours échapper.

C'est pourquoi les témoignages du procès de béatification sont si importants. Ils constituent une sorte de mémoire collective de ces rencontres. Ils nous permettent d'apercevoir le rayonnement d'un homme qui, de son vivant, ne cherchait pourtant aucune gloire. Chaque témoin apporte un fragment. Ici, un prêtre raconte une confession. Là, une famille raconte une hospitalité. Ailleurs, quelqu'un se souvient d'une parole, d'un geste, d'une manière de prier ou simplement de la présence de Benoît-Joseph.

Pris séparément, ces souvenirs peuvent sembler modestes. Mais lorsqu'on les rassemble, ils dessinent une personnalité singulière : celle d'un homme qui passait rapidement dans la vie des autres, mais dont le passage ne les laissait pas tout à fait comme avant.

Et c'est précisément ainsi que son amitié a traversé les époques.

Ceux qui l'avaient rencontré sont devenus les gardiens de sa mémoire. Les familles ont raconté aux générations suivantes ce qu'elles avaient vécu. Les prêtres ont conservé leurs souvenirs. Les témoins ont déposé devant les enquêteurs. Les lieux ont conservé sa mémoire. Les objets ont été gardés. Les traditions familiales se sont transmises.

Et peu à peu, l'homme qui avait voulu être pauvre de tout est devenu riche d'une mémoire qui ne lui appartenait pourtant pas.

Cette transmission est peut-être l'un des plus beaux aspects de son histoire.

Benoît-Joseph ne cherchait pas à laisser une œuvre derrière lui. Il n'a pas écrit de livre. Il n'a pas fondé de communauté. Il n'a pas construit une institution. Il a simplement vécu sa vocation de Pèlerin avec une fidélité qui a marqué ceux qu'il rencontrait.

Et ce sont ces personnes qui ont fait de leur souvenir un héritage pour les générations future.

La sainteté de Benoît-Joseph nous est ainsi parvenue non seulement par les grandes étapes de sa vie, mais par la mémoire affective de ceux qui l'ont connu. Lorsque nous parlons aujourd'hui de Benoît-Joseph Labre, nous ne parlons donc pas seulement d'un homme qui a beaucoup marché. Nous parlons d'un homme qui a beaucoup rencontré.

Son pèlerinage n'est pas seulement une succession de kilomètres ; c'est une succession de visages. Sa route n'est pas seulement celle qui conduit d'un sanctuaire à un autre ; elle est aussi celle qui conduit d'un cœur à un autre.

Et si son souvenir est encore vivant plus de deux siècles après sa mort, c'est parce que ceux qui l'ont rencontré ont considéré que cette rencontre méritait d'être transmise.

C'est peut-être là que nous pouvons comprendre le lien profond entre son pèlerinage et son amitié.

Benoît-Joseph marchait vers Dieu, mais Dieu plaçait des personnes sur sa route. Il ne pouvait pas savoir qui il allait rencontrer. Il ne choisissait pas toujours ceux qui allaient lui ouvrir leur porte. Il ne pouvait pas prévoir les relations qui allaient naître.

Mais il pouvait choisir la manière dont il recevait ces personnes.

Et il semble avoir compris que toute rencontre pouvait être une visitation de la Providence.

Cette attitude est particulièrement actuelle.

Nous vivons dans un monde où les moyens de communication n'ont jamais été aussi nombreux. Nous pouvons joindre quelqu'un en quelques secondes, multiplier les contacts, rester constamment connectés et pourtant demeurer profondément seuls.

Benoît-Joseph nous rappelle que la rencontre ne se mesure pas au nombre de communications que nous entretenons avec quelqu'un, mais à la qualité de notre présence. Il nous apprend qu'un regard véritablement posé sur l'autre peut avoir davantage de valeur que des centaines de messages, qu'un silence partagé peut parfois être plus profond qu'une longue conversation et qu'une rencontre véritable commence lorsque nous acceptons de sortir de nous-mêmes pour accueillir quelqu'un.

Il nous apprend aussi que toute amitié véritable comporte une part de liberté. Aimer quelqu'un, ce n'est pas nécessairement vouloir le retenir. C'est parfois accepter qu'il poursuive son chemin.

Benoît-Joseph devait repartir. Les Sori devaient accepter ses départs. Ceux qui l'aimaient devaient accepter de ne pas toujours savoir où il était, ni quand ils le reverraient. Mais la séparation ne détruisait pas nécessairement l'amitié. Elle pouvait au contraire la purifier, parce qu'elle obligeait chacun à remettre l'autre entre les mains de Dieu.

Le véritable ami n'est donc pas celui qui cherche à devenir le centre de notre existence. Il est celui qui nous aide à trouver notre véritable centre.

Pour Benoît-Joseph, ce centre était le Christ.

Son amitié pouvait être profondément humaine tout en demeurant profondément spirituelle. Il pouvait aimer, recevoir, s'attacher dans son cœur et garder fidèlement le souvenir d'une personne, sans jamais chercher à la posséder.

Son amitié ne disait pas : *" Reste avec moi "*, mais plutôt :

" Marche avec moi vers Dieu. "

Elle ne disait pas : *" Tu m'appartiens "*, mais :

" Je rends grâce à Dieu pour t'avoir rencontré. "

C'est pourquoi je crois que l'on peut parler d'une véritable amitié spirituelle chez Benoît-Joseph.

Non pas parce que toutes les personnes qu'il rencontra devinrent ses amis au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais parce que certaines rencontres furent suffisamment profondes pour devenir des chemins vers Dieu. Une rencontre avec Benoît-Joseph pouvait interroger, encourager, consoler, convertir ou simplement faire découvrir une autre manière de vivre. Il ne cherchait pas à devenir le maître spirituel de ceux qu'il rencontrait, mais sa vie pouvait les conduire à regarder autrement leur propre existence.

C'est également ce qui explique la force de sa mémoire.

Une rencontre ordinaire s'oublie souvent. Mais une rencontre qui nous a touchés profondément peut rester en nous pendant des décennies.

Les témoins de Benoît-Joseph ont précisément fait l'expérience de cette mémoire. Ils n'ont pas simplement retenu qu'un homme était passé devant eux. Ils ont retenu qu'ils avaient rencontré quelqu'un.

Et cette différence est essentielle.

On peut croiser des milliers de personnes sans véritablement en rencontrer aucune. Benoît-Joseph, lui, semble avoir eu cette capacité particulière de rencontrer véritablement les personnes, même lorsque cette rencontre ne durait que peu de temps.

Voilà peut-être ce qui explique cette aura particulière qui l'accompagnait.

Il n'était pas un homme qui cherchait à séduire. Il ne cherchait pas à attirer les foules. Il ne cherchait pas à devenir célèbre. Et pourtant, les personnes se souvenaient de lui. Quelque chose dans sa pauvreté, sa prière, son humilité et sa liberté intérieure les avait touchées. Il y avait dans cet homme quelque chose qui dépassait ce qu'il montrait extérieurement. Et ceux qui l'avaient perçu ont voulu en conserver la mémoire.

Ainsi, lorsque nous regardons aujourd'hui le Pèlerin de Dieu, nous pouvons presque voir derrière lui cette immense chaîne de personnes qui l'ont accompagné un instant sur son chemin.

Les Sori à Lorette. L'abbé Paggetti à Fabriano. Francesco Zaccarelli à Rome. Et tant d'autres dont les noms ont été conservés dans les témoignages, ou dont les noms ont disparu mais dont l'existence a contribué à faire de Benoît-Joseph celui que nous connaissons aujourd'hui.

Chacun a reçu quelque chose de lui ; chacun a peut-être aussi donné quelque chose au pèlerin ; et tous ensemble ont contribué à cette mémoire qui a traversé les siècles.

Benoît-Joseph nous montre ainsi que marcher vers Dieu ne signifie jamais tourner le dos aux hommes. Au contraire, plus nous avançons vers Dieu, plus nous devrions devenir capables de reconnaître ceux qui marchent à nos côtés. La rencontre humaine n'est pas une distraction sur le chemin spirituel : elle peut devenir le chemin lui-même. Dieu ne se contente pas de nous parler dans le silence de la prière ; Il peut aussi venir à notre rencontre à travers un visage, une parole, une main tendue, une famille qui ouvre sa porte ou un inconnu qui accepte de partager avec nous un morceau de route.

Et peut-être qu'au terme de notre propre existence, lorsque nous regarderons en arrière, nous découvrirons que certaines de nos véritables amitiés n'étaient pas seulement des relations qui nous avaient apporté du bonheur, du réconfort ou de la joie, mais de véritables chemins secrets vers l'Amitié éternelle.

Certaines personnes auront été là pendant des années ; d'autres pendant quelques mois seulement ; d'autres peut-être pendant quelques heures. Mais chacune aura laissé quelque chose.

Et parfois, ce sont précisément les rencontres que nous n'avions pas prévues qui auront le plus profondément transformé notre chemin.

C'est peut-être cela, au fond, le véritable héritage de Benoît-Joseph Labre : nous apprendre à marcher vers Dieu en rencontrant les hommes, à aimer Dieu en aimant ceux que la route place

sur notre chemin et à comprendre que toute véritable amitié, lorsqu'elle est vécue dans la gratuité, la fidélité et la liberté, peut devenir un chemin vers l'Amitié éternelle.

Le Pèlerin de Dieu continue alors de marcher.

Il a quitté Amettes il y a plus de deux siècles et pourtant sa route n'est pas terminée. Elle continue dans la mémoire de ceux qui l'ont rencontré, dans les familles qui ont transmis son souvenir, dans les témoignages qui ont traversé les générations et dans tous ceux qui découvrent aujourd'hui son visage.

Il continue de marcher parce que son histoire nous rejoint encore. Et peut-être est-ce précisément parce qu'il a su appartenir totalement à Dieu qu'il peut aujourd'hui encore devenir pour tant de personnes un compagnon de route.

Il nous invite à regarder autrement ceux que nous rencontrons. À ne pas considérer une personne comme un simple hasard, un obstacle ou quelqu'un qui n'a rien à voir avec notre chemin.

Il nous invite à comprendre que Dieu peut placer quelqu'un devant nous précisément au moment où nous avons besoin de cette rencontre.

Une personne arrive dans notre vie ; elle nous relève lorsque nous sommes à terre ; elle nous écoute ; elle nous pardonne ; elle partage un moment de notre existence ; puis parfois elle repart.

Mais quelque chose demeure et perdure.

Alors, peut-être comprendrons-nous un jour que certaines rencontres n'étaient pas des accidents, que certaines amitiés étaient des dons, que certains départs étaient nécessaires et que certains visages avaient été placés sur notre route pour nous conduire un peu plus près de Dieu.

"Benoît-Joseph était bien le Pèlerin de Dieu, celui qui avançait vers les sanctuaires, l'Eucharistie, la prière et le Christ. Mais il était aussi le pèlerin de la rencontre, celui qui, sur cette longue route vers Dieu, accueillait les hommes et les femmes qu'il rencontrait comme des dons de la Providence."

Et peut-être chers frères et sœurs, que son message pour nous aujourd'hui est finalement très simple :

Nous ne sommes jamais seuls sur la route !

Dieu marche avec nous, mais Il choisit souvent de se rendre présent à travers quelqu'un que nous n'avions pas prévu de rencontrer. C'est pourquoi il nous faut apprendre, comme Benoît-Joseph, à marcher librement, à aimer sans posséder, à accueillir sans retenir et à recevoir chaque rencontre comme une grâce. Car rappelez-vous que le Pèlerin de Dieu nous enseigne que l'on peut passer dans la vie des hommes sans s'y installer et pourtant y demeurer profondément.

Il est parti sur les chemins pour chercher Dieu, mais ceux qu'il a rencontrés ont gardé sa trace. Et peut-être est-ce là le plus beau paradoxe de sa vie : celui qui voulait ne laisser aucune autre trace que celle de Dieu a laissé, dans le cœur de ceux qu'il rencontrait, une mémoire qui traverse encore les siècles.

Le Pèlerin de Dieu continue donc son chemin avec nous pour notre temps...

Non plus seulement sur les routes de l'Europe, mais dans les cœurs de ceux qui découvrent son histoire.

Et il semble nous murmurer encore aujourd'hui :

" Ne traverse pas la vie sans rencontrer ceux qui sont sur ton chemin. Regarde-les. Accueille-les. Aime-les. Et lorsque le chemin vous séparera, confie-les à Dieu. Car peut-être qu'à travers eux, c'est Dieu lui-même qui vient à ta rencontre."

Frère Alexis, fl

Boulogne sur Mer le 27 août 2026